

BON VOISINAGE

Françoise Delmas

raconter la vie

Nous avons visité la maison un samedi après-midi de février éblouissant de soleil. La pièce dans laquelle on entre ouvre sur un bout de jardin en friche par une grande baie vitrée. Le vieux carrelage rouge de la cuisine, les petits recoins, les fenêtres à petits carreaux l'ont emporté. Moi, si méticuleuse, je passe sur le béton laissé brut, les murs sales et pleins de trous, les sanitaires indigents. Pendant tout le dimanche nous comptons nos sous et vérifions que nous restons à la limite de nos possibilités d'emprunt.

Cette année-là le prix de l'immobilier et les taux d'intérêt crèvent tous les plafonds. Mais dans la commune où nous habitons déjà, dotée de nombreux logements sociaux, les prix sont moins délirants qu'alentour. Et l'état de la maison nous permet de rester dans nos moyens. Nous nous disons que nous réfléchirions plus longtemps pour acheter une paire de chaussures. Le lundi, nous signons la promesse de vente.

Cela remonte déjà à vingt-cinq ans. Je trimballe un ventre de six mois, Clément a deux ans et demi. Il s'est amusé à se cacher dans l'unique placard.

Nous sommes revenus avec des amis. Les hommes grimpent sur le toit pour en vérifier l'état : correct. Trois femmes bavardent dans ce fond d'impasse, surveillant des petits enfants qui jouent. Elles sont contentes de voir arriver une famille avec de jeunes enfants : nous aurons ensemble plus de poids face à un lobby de vieux grincheux dont elles nous désignent les maisons.

Elles nous précisent que la rue, ainsi que la rue Ginette qui la dessert, sont des rues privées.

Cela veut dire que la rue doit être gérée comme une copropriété d'immeuble. Les riverains constituent une association et mettent la main au portefeuille pour entretenir voirie et canalisations. En pratique, comme les nids de poule nous le prouvent, rien n'est fait. En revanche chacun se montre jaloux de son bout de trottoir. Il n'est pas question de garer sa voiture devant la maison du voisin. L'un d'eux, qui par ailleurs ne possède qu'un solex, le signale par des inscriptions menaçantes sur son trottoir. Le Docteur Ballot qui a fait construire la maison tout au fond de la rue est engagé dans plusieurs procès, pour des questions de clôture, de circulation et de raccordement à l'égout. Après quoi il a divorcé. Sa maison est occupée par son ex-femme et leurs enfants.

Certes, la composition de notre famille nous inscrit dans un clan, mais nous souhaitons montrer la plus grande neutralité. Pascal fait venir une grande benne pour vider gravats et déchets, dont une moto, qui encombrant le jardin, il autorise généreusement tout un chacun à l'utiliser. Même si l'état de nos deux voitures ne nous fait pas honneur, nous veillons scrupuleusement à nous garer à cheval sur le trottoir selon la convention qui semble régir notre côté de la rue. Nous débordons un peu. Le vieux couple mitoyen semble ne pas en prendre ombrage. Ils admirent les rondeurs de Claire et offrent à Clément des fraises des bois de leur jardin.

Les deux rues en contrebas de la colline que domine une longue barre d'immeubles ont pour origine le même terrain divisé dans les années vingt en jardins maraîchers. Le propriétaire les a baptisées du nom de ses deux filles. Notre maison a été construite par un maçon portugais. Elle se constituait d'un minuscule rez-de-chaussée et d'un étage. Un peu plus tard, il l'a agrandie en L. Bien plus tard, l'ajout de la grande pièce du rez-de-chaussée a été sans doute réalisé sans permis de construire. Sans la terminer, les propriétaires sont partis aux Etats-Unis avec leurs cinq enfants, pour fuir le fisc, nous dit-on.

Cet été, avec toutes les bonnes volontés disponibles, Pascal rebouche, enduit, ponce, crépit, peint, tombe de l'escabeau et se fait un épanchement de synovie qu'il néglige et qui se rappelle encore à son souvenir. Il installe des dalles de moquettes, fait au plus pressé. Il clôture le jardin, déblaie les plus gros débris, fauche. Il déménage, veille à l'installation du chauffage, aux travaux de maçonnerie et de plomberie, et nous pouvons nous installer dans la nouvelle maison.

Nous avons tous un lit, une table et des chaises pour s'asseoir, un canapé et un fauteuil. De la place pour les bouquins. Un grand tapis pour que les enfants jouent.

Clément fait sa rentrée à la maternelle. L'école est sur la colline, au pied de la barre d'immeubles. Je m'y hisse tous les matins avec Claire dans sa poussette. Les trois enfants d'en face y vont aussi, ainsi que Sonia Ballot. Le reste du temps, ils s'amuse tous ensemble, d'une maison à l'autre ou dans le fond de la rue.

En face de chez nous Monsieur Topolino, vite dit Toto, passe la journée à la fenêtre à surveiller que les enfants n'abiment pas sa voiture. Le dimanche,

sans enlever son veston de tweed, il nettoie la tranche des portières et le dessous de la caisse, allongé sur un journal.

Un jour, il me dit de faire attention à mon gamin, il a failli rouler dessus en rentrant sa voiture. Je suis assommée, et je ne trouve rien à répondre.

Quand il va au marché avec Tata, sa femme, ou bien qu'ils se promènent dans le quartier, c'est comme pour une activité très grave. Ils procèdent lentement, elle derrière, lui devant. Le reste du temps, il regarde par la fenêtre. On l'y voit en partant le matin, et il s'y trouve encore le soir quand nous refermons notre porte. S'il nous arrive de croiser son regard, il demeure inexpressif.

J'ai trouvé une nourrice pour Claire. C'est une femme ronde et énergique, qui me maternelle et me bouscule un peu. Elle s'est arrangée avec une voisine qui lui ramène Clément après l'école. Elle a une théorie selon laquelle les enfants élevés en pavillon sont sauvages et moins sociables que ceux qui vivent en immeuble.

Au bout d'un an les trois petits enfants d'en face déménagent à Toulouse. Sonia devient notre précieuse amie. Mais à son tour sa maman nous annonce qu'elle s'en va. Elle est remplacée par son ex-mari, le Docteur Ballot. Celui-ci explique à Pascal que son ex-femme et le mari de la voisine et amie sont tombés amoureux. La situation est devenue impossible, il emménage donc à sa place avec sa deuxième épouse. D'ailleurs un mur sépare désormais les deux terrains. Il paraît qu'il arrive de trouver des rats morts à son pied.

La rue se creuse et se ravine. Plus question d'y faire du patin à roulettes. De temps en temps Momo met bénévolement un peu de goudron pour combler. De l'autre côté, un bout de trottoir s'effondre dans un large trou. Les voisins relancent la question de céder les rues à la ville, qui serait alors tenue de prendre en charge les travaux nécessaires. « Pas question, dit la plupart des riverains. N'importe qui pourrait venir se garer devant chez nous. Certains n'attendent que ça ! »

Un après-midi éclate un orage énorme. Il pleut à torrents. Je joue avec les enfants quand j'entends un bruit d'eau. De l'eau déborde par l'évier et la machine à laver, envahit le rez-de-chaussée, ruisselle dans l'escalier de la cave. Je cours dehors, sonne chez Ballot, puis chez Toto, crie au secours

sous la pluie. Je suis trempée. Toto arrive, enlève solennellement sa veste. Il est suivi de Momo, tous deux m'aident à éponger. J'ai le sentiment de les avoir récompensés de leur peine puisqu'ils ont pu ainsi jeter un coup d'œil chez nous.

La cuisine est au-dessous du niveau de la rue, les égouts ont débordé. Il faudrait entreprendre des travaux d'entretien des canalisations. « Non, dit Toto, un simple clapet anti-retour empêchera l'eau de refluer. Tout le monde en a mis un ». « Mais, je réponds, un jour ou l'autre, nous aurons de gros problèmes dans la rue, le camion à ordures crèvera la canalisation de gaz ? ». « Tant que ça tient... ».

Au sec sur une marche de l'escalier, les enfants ont enregistré mes cris. Ils les repassent pour se rouler par terre de rire.

Toto nous apprend qu'il est originaire de Monte Cassino. Tous les ans au mois d'août il part en vacances avec sa femme et sa voiture. Il laisse la clé à Naf-naf, la femme de Momo. Après leur départ, elle ouvre grand les volets et crie dans la rue : « Venez voir ! ». Et Pépé, Mémé, et la coiffeuse accourent. Bien, on se dit qu'on ne confiera pas nos clés à un voisin.

Un soir on a besoin d'appeler les pompiers. Ce n'est rien de grave, mais le lendemain, Naf-naf dans son peignoir en rayonne vert acide se plante au milieu de la rue devant ma voiture pour me demander ce qui s'est passé. Une autre fois, elle m'interroge négligemment « j'ai appris que vous avez des ennuis de santé ». Heureusement, elle n'a pas bien serré le frein de sa voiture qui se met à avancer. Je me carapate.

On ne sait pas trop à quoi Momo occupe son temps. Il fait des petits travaux à droite à gauche, rend service en coupant des branches, ou en bricolant des voitures. Il travaille au cabanon en ruine à côté de chez lui. On ne voit pas beaucoup de progrès. Un tas de sable reste en place plusieurs mois, puis ce sont des briques. Du coup, Naf-naf se plaint qu'il trafique dans tout le quartier, mais ne s'occupe pas de sa propre maison lépreuse. Un après-midi de tornade, rentrant précipitamment, nous le trouvons sur son toit cramponné à ses tuiles faîtières.

Un jour, c'est Tata qui sonne. Elle vient rapporter à Pascal son verre de montre qu'elle a trouvé par terre. Mais comment a-t-elle pu savoir que c'est le sien ? Parce qu'il est le seul à marcher sur le trottoir, Ballot ne sort qu'en

voiture et ses fils marchent au milieu de la rue. Sherlock, tu nous fais froid dans le dos.

En face se sont succédés une communauté de jeunes qui faisaient de la batterie dans leur remise, puis des gens dont on n'a rien su. Arrive une nouvelle famille. Nous sympathisons autour d'apéros en partageant les potins du quartier. Dans un élan sans lendemain, nous envisageons une fête des voisins. Mais les Toto leur intentent rapidement un procès pour le bornage de leurs terrains mitoyens. Ils prennent désormais soin de garer leur voiture à l'aplomb de la clôture, obligeant Toto à manœuvrer longuement et maladroitement, pour déplacer la sienne.

Et, peut-être parce que nous avons marqué notre sympathie, à 11h un soir, les volets s'ouvrent de part et d'autre de la rue. Le fils Toto et Madame, veulent que nous nous poussions pour pouvoir se garer plus facilement. « Mais dit Pascal, on a l'habitude de... ». « Les habitudes, ça se change ! » rétorque Tata. Madame est une experte...

Les enfants sont priés de dire toujours bonjour de façon sonore. Ils s'en acquittent avec sérieux.

Claire est particulièrement populaire. La rue l'a vue naître. Et puis c'est la plus sociable de nous quatre. Au point qu'un jour où elle a oublié sa clé, Tata lui propose de rentrer chez elle s'abriter. Si le calme nous est préservé, c'est sûrement grâce à elle.

Dans la maison, les choses se déglissent très vite, toiles d'araignée, fuites, jardin à entretenir, fenêtres à revernir. Et le week-end on a toujours mieux à faire. Mais la maison est chaleureuse. Nous l'aimons, elle et les objets qu'elle renferme.

Il y a eu des fêtes, dans la maison, dans le jardin, sous le noisetier quand il fait chaud. Les cerisiers, pendant deux semaines au mois de mars, enchantent tout le quartier. Après, le magnolia ouvre ses fleurs, puis c'est le lilas qui ne fleurit qu'une année sur deux. Clément a planté un frêne qui a déjà bien grandi. Pascal a planté un kiwi qui donne des fruits tout seul, parce que c'est un hermaphrodite. C'est une sorte de liane qui pousse pratiquement à vue d'œil. Je dis qu'elle va nous étrangler un jour dans notre lit. En décembre 1999, après la « tempête du siècle », nous avons vu au fond du jardin une horrible maison jaune qu'un arbre tombé nous avait cachée jusque-là. Quand il neige, l'abri de jardin ressemble à l'isba du

Docteur Jivago.

Chacun a son bout de jardin, mais la contiguïté encourage les oiseaux. On en voit de toutes sortes, que mon naturel urbain ne distingue pas. Des perruches vertes sont apparues il y a quelques années, venant on ne sait d'où.

Il y a des hérissons qui bruissent dans la haie. Une nuit de canicule, nous dormions fenêtres ouvertes quand nous avons entendu un bruit dans la rue. Tata et moi nous sommes penchées à notre fenêtre en même temps. C'était un énorme hérisson grattant au portail en bois de Ballot.

Il se passe aussi des choses embêtantes dans le quartier. Pépé et Mémé ont vu leur garage visité alors qu'ils étaient dans leur maison. Mme Robert sort de chez elle avec une valise pleine de cadeaux de Noël pour ses petits-enfants, rentre dans la maison prendre une dernière affaire, ressort, la valise s'est envolée. Le Dr Ballot aussi s'est fait cambrioler. Il ne faut pas laisser les vélos dehors.

Un matin, en ouvrant les volets, Pascal s'aperçoit que la Twingo rouge que nous avons achetée dix jours avant pour remplacer la R5 défunte n'est plus là. Après l'incrédulité, il faut se rendre à l'évidence : on l'a volée. La prochaine sera verte. On ne pouvait pas imaginer de la remplacer à l'identique.

Plus tard, la délinquance cesse, mais il se passe des choses curieuses dans la cité. Des petits groupes, qui se dispersent quand j'arrive sur le chemin de l'école. Des cotons tiges par terre en telle quantité que je me demande vraiment ce que les gens peuvent en faire avant d'être déniaisée. Des seringues dans les caniveaux, dans une boîte à lettres, même. Un soir Pascal interrompt un homme en train de se piquer derrière la voiture. On nous dit que dans les cités tenues par des dealers, ceux-ci veillent au calme pour ne pas attirer la police.

Les enfants entrent au collège, puis au lycée. Ils n'ont plus besoin qu'on les accompagne. Ils peuvent aussi aller voir leurs copains tout seuls.

Dès que Pascal sort dans le jardin, Ballot se précipite et lui confie ses ennuis. Il a construit un garage. Toto a menacé, prétendant que cela allait aggraver les eaux de ruissellement. Il a creusé une cave, construit une terrasse. Alertée par Toto, la mairie envoie quelqu'un. L'expert dit à Ballot

que nous pourrions en demander la démolition. « Vous n'allez pas faire ça ? ».

« Mais non, allez ». Il s'excuse auprès de Pascal de la laideur de la clôture qu'il a fait poser. Ce sont les enfants qui ont trahi nos commentaires familiaux.

Mais nous ne pouvons éviter de le rappeler à des règles de bon voisinage quand, à 8h le dimanche matin, il nous réveille au bruit de sa perceuse dans le mur contigu.

Ses enfants ont grandi. Parfois le week-end, plusieurs voitures s'accumulent au fond de la rue et nous empêchent de sortir ou de rentrer. On leur demande poliment de se déplacer.

Toto a regardé le cadastre et s'est finalement aperçu que la rue et le trottoir du fond lui appartiennent. Il fait un procès à Ballot dont le portail empiète sur son terrain.

Pépé est mort chez lui brusquement. Lorsque je vais offrir une azalée et ma sympathie à Mémé, elle me dit qu'elle la placera dans le jardin où reposent ses cendres. Je me serais passée de la précision. Son voisin de la rue Ginette, le trompettiste, a coupé ses bouleaux sans préavis. « Mais nous ne ferons jamais une chose pareille, on va bien s'entendre, pas vrai ? ».

Le vieux au solex est mort aussi ; sa femme, la coiffeuse m'a dit un jour que ma nouvelle coiffure m'allait bien. C'est la seule fois que je lui ai parlé. Depuis, elle est entrée en maison de retraite. Une nouvelle famille est venue s'installer. Le monsieur a retapé la maison. Il y avait deux femmes qui portaient un voile et ne parlaient pas, et une toute petite fille très vive. Un jour il a annoncé à Pascal la naissance de son fils. Puis ils ont revendu la maison et sont partis.

Momo, un après-midi, s'est pendu dans son gourbi. Naf-naf est effondrée dans la cuisine qu'il lui avait en fin de compte refaite. Ballot, un peu embrouillé, apprend à Pascal qu'il était le médecin traitant de Momo. Celui-ci venait de sortir de l'hôpital où il avait été soigné pendant trois mois pour une dépression.

On sonne. C'est Toto, décomposé. Il tremble et s'explique en bafouillant : il a abîmé la Twingo avec sa voiture. Pascal sort évaluer les dégâts. Tata dit du ton aigre qui fait son charme : « Depuis le temps que je lui dis qu'il ne devrait plus conduire ! ». Pascal réfléchit, puis lui dit que vraiment, ce n'est pas grave, c'est une vieille voiture et elle en a connu d'autres. Notre

magnanimité laisse Toto et Tata sans voix. Nous venons de jeter bas tous leurs repères de valeur.

Naf-naf est morte. Des gens ont acheté le cabanon, ont commencé à reconstruire, et puis ça s'est arrêté. Le fils a vendu la maison, toujours aussi sordide, mais personne ne s'est encore montré pour en prendre possession. Tata ne sort plus de chez elle. Maintenant Toto sort seul en veston avec son cabas. Il fait aussi des courses pour Mémé qui bénéficie d'une aide à domicile. Elle fait maintenant des séjours prolongés à l'hôpital. Nous avons vaguement proposé notre aide.

On s'agite rue Ginette. Un restaurant a ouvert au coin de la rue et les voitures des clients se garent partout. La fronde est menée par un Sicilien qui semble avoir repris au regretté Momo le flambeau de l'agitation en tous sens, associé au trompettiste. Tous les riverains ont fixé des arceaux devant chez eux, pour pouvoir être les seuls à s'y garer. Mais deux voitures ne peuvent plus se croiser. Et les camions de livraison du restaurant bloquent souvent l'accès à la rue. Au bout de quelques minutes d'attente, Pascal laisse sa voiture, rentre à la maison et attend que le camion gêné pour repartir donne un coup de klaxon. Le Sicilien lui dit qu'il a bien raison. La dernière proposition de rendre la voie publique a suscité moins de voix que jamais.

Ballot est parti. Pascal l'a vu avec une jeune femme enceinte au supermarché, ils se sont salués de loin. Sa femme est restée et on voit apparaître un homme d'un âge certain, pourvu d'une famille dont les voitures continuent d'encombrer notre fond de rue.

La maison a vieilli et nous avec. Elle s'est remplie de livres, d'affaires accumulées, de jouets qu'il nous est formellement interdit de jeter ou de donner. Les enfants sont partis. Nous ne dérangeons personne, nous n'avons plus qu'une voiture. Il y a eu chez nous aussi des accidents, des maladies, des pertes. Quelquefois je me dis que, comme les toilettes sont à l'étage, ce sera un problème quand nous serons vieux.